

Jérôme Dumont

Une enquête cannoise

Rossetti & MacLane, 2

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1952-8

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1.

« Amandine ? C'est Patrick à l'appareil. Patrick Sasso.

Ça fait un moment qu'on ne s'est pas parlé, alors j'espère que tu vas bien.

Tes affaires ont l'air de bien rouler en tous cas, c'est ce que je constate régulièrement sur le net. Bravo.

...

Dis-moi, j'aurais besoin de ton aide. C'est assez urgent et je ne sais plus quoi faire...

Sabine a disparu depuis une semaine.

Rappelle-moi dès que tu le pourras. S'il te plaît.

C'est urgent. »

Après avoir écouté ces mots sur sa messagerie vocale, de l'autre côté de l'atlantique, Amandine demeura abasourdie pendant de longs instants.

Non pas en raison du fait qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de Patrick depuis de nombreux mois.

Ça, c'était assez fréquent. Depuis leur secondaire, et surtout, après la prépa, ils étaient demeurés en contact de façon épisodique, sans qu'aucun des deux n'y trouve rien à redire.

Il y avait certaines relations d'amitié qui étaient telles que, peu importe l'espacement des rencontres, des conversations, tout restait identique lorsqu'on se revoyait.

C'était assez rare, Amandine en convenait, mais c'était sûr : Patrick faisait partie de ce genre d'amis. Elle regarda rapidement sa montre : dix-sept heures à Montréal.

Puis, elle estima cette précaution inutile, d'abord parce que Patrick était un ami, mais surtout parce que son appel était urgent. Du reste, compte tenu de son message, il était certain qu'il ne devait pas dormir comme un bébé...

Patrick décrocha à la première sonnerie :

— Amandine ! Merci de me rappeler, je ne sais vraiment plus vers qui me tourner...

— Qu'est-ce qui se passe avec Sabine ? Tu disais qu'elle avait disparu, mais elle ne s'est quand même pas volatilisée...

— Pourtant, volatiliser, c'est le verbe le plus adéquat : il y a une semaine, jour pour jour, lundi dernier, elle est partie pour le bureau, comme d'habitude. Et moi, pour le mien. Quand je suis rentré à l'appartement, vers vingt heures, elle n'était pas là. En soi, ce n'est pas spécialement inquiétant, elle bosse comme une dingue ces derniers temps. Avec le Festival qui approche, elle est sur les dents – son équipe aussi.

Il reprit sa respiration avant de poursuivre :

— Bref, j'envoie un SMS et je vais prendre une douche en me disant que dans l'intervalle, elle m'aura répondu. Mais non, rien. Du coup, je me mets à lui en vouloir de ne pas me donner de nouvelles et je commence à m'énerver après elle... Enfin bref, je laisse un, deux, trois messages téléphoniques sur son portable. Rien... Au bout d'une

heure, j'appelle Nat', son assistante, qui me dit qu'elle ne l'a pas vue de la journée non plus !

— Tu as appelé la police ? Ne serait-ce que pour savoir s'il ne lui était pas arrivé un accident de voiture ?

— Tu penses que oui. Le soir même. Mais non, rien. Et puis, ces cons, ils m'ont presque ri au nez quand j'ai dit que ma femme avait disparu, je te jure, je les aurais baffés ! Tu imagines le genre de plaisanteries auxquelles j'ai eu droit sur les maris cocus...

— J'ai mon idée, oui. Ceci dit, Pat', as-tu quand même envisagé qu'elle ait pris le large avec un amant ?

— Bien sûr... Surtout depuis lundi dernier... Mais franchement, son seul amant, c'est son boulot...

— Tu sais, Pat', je ne veux pas jouer l'oiseau de mauvais augure, mais les infortunés maris ou épouses sont généralement les derniers au courant...

— Je sais... Je tourne et retourne ça dans ma tête. Avec le temps et l'angoisse qui monte un peu plus chaque jour sans nouvelles d'elle, tantôt je m'inquiète, tantôt je la suspecte... Pour la première fois de ma vie, j'ai fouillé tous ses tiroirs, tous ses papiers et je n'ai strictement rien trouvé qui pourrait permettre de croire à l'existence d'un amant...

Après quelques secondes, constatant que Patrick comptait visiblement laisser la fin de sa phrase en suspens, Amandine poursuivit :

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? J'aurais bien appliqué dare-dare pour te voir, mais, en ce moment, je suis à Montréal...

— Rassure-toi, ce n'est pas ça que je te demande. Non, écoute, même si j'ai rencontré un lieutenant de police qui a ouvert une enquête, mon impression c'est qu'ils ne se préoccupent guère des disparitions de majeurs avec un grand entrain. Je pense que je n'ai pas le choix. Il me faudrait un détective privé, mais les seuls que je connaisse vaguement s'apparentent plus à des rats de bibliothèque spécialisés dans les opérations financières off-shore qu'à des Philip Marlowe ou des Magnum, tu vois ce que je veux dire...

Amandine lui répondit :

— Ahh, ces banquiers... J'ai mieux que ça pour toi, je vais te donner le nom d'un avocat qui m'a aidée à gérer une situation très délicate il y a quelque temps. Non seulement il est excellent, mais en prime, il est de toute confiance.

— Merci, mais je n'ai pas besoin d'un avocat, Amandine, c'est d'un détective privé dont j'ai besoin...

— Ne t'inquiète pas, c'est la personne qu'il te faut, et il saura te trouver les bonnes ressources. Fais-moi confiance. Je vais l'appeler pour te recommander à lui. Dès que je raccroche.

— Merci Amandine. Merci infiniment.

2.

Gabriel avait développé une furieuse aversion pour le téléphone, tout du moins pour sa sonnerie, qu'il associait immanquablement à des mauvaises nouvelles.

C'est donc très « naturellement » qu'il ne put s'empêcher de sursauter lorsqu'il se mit à sonner, d'autant que l'importun brisait le silence monacal dans lequel son appartement était plongé.

Il mettait la touche finale à la préparation d'une plaidoirie qui s'annonçait saignante, prévue pour le lendemain matin à la Cour d'appel d'Aix-en-Provence ; un dossier de divorce qui n'en finissait pas de tourner mal...

Demain, l'appel sur les mesures provisoires serait examiné. Comme aucune des parties n'était satisfaite des résultats, sa cliente pour le montant - ridicule il est vrai - de sa pension alimentaire, et son adversaire de mari, pour la fixation du droit de visite et d'hébergement des enfants, ça allait être sportif...

La décision rendue en première instance par le juge aux Affaires Familiales était exécutoire. Les parties avaient tenté de contourner le délai inhérent à l'examen de l'affaire par la Cour d'appel en multipliant les incidents de procédure. Bref, même si on en était aux débuts de la phase contentieuse, il y avait déjà un solide historique procédural entre les parties, qu'il fallait intégrer à la plaidoirie de demain.

Une fois le sursaut passé, Gabriel, tiré de sa concentration, vit que l'appel provenait d'Amandine.

Ça faisait plusieurs mois qu'il n'avait pas eu de nouvelles d'elle, depuis le dénouement du dossier Stuff for Fun, et l'exploitation des données de ses jeux mobiles...

— Gabriel ! Comment vas-tu ?

— Amandine ! Content de t'entendre !

— Comment je vais ? Bah, la routine quotidienne des affaires de divorce... J'étais en train de finaliser une grosse plaidoirie prévue pour demain matin à Aix.

— Je ne te dérangerai pas longtemps alors ; j'ai un très bon ami d'enfance, Patrick Sasso, dont la femme a disparu dans de mystérieuses circonstances. Tu imagines l'état dans lequel il est... il a besoin d'aide. Je lui ai naturellement dit que tu étais l'homme de la situation et que tu saurais lui prêter assistance.

— Le compliment me va droit au cœur, merci ! Ça me changera de mes dossiers en cours, c'est sûr... Écoute, demain ma matinée est prise, et les audiences c'est un peu comme les trains, on sait quand ça démarre, mais on ne sait pas quand ça arrive à destination... Cependant, puisque l'affaire est visiblement urgente – et parce que c'est toi – je le recevrai demain, à dix-huit heures.

— Formidable ! Tu es un ange, Gabriel !

— On ne me l'a jamais faite, celle-là...

— J'en suis certaine !

Alors que la conversation était sur le point de s'achever, Gabriel en profita pour demander à Amandine :

— Au fait, et toi, comment vas-tu ? Les affaires et puis... Le deuil, ça se passe comment ?

— C'est gentil de me le demander : les affaires vont très bien. Pour ce qui est du deuil, tu sais, je l'avais déjà fait avant même que la nouvelle de la mort de Frank ne me parvienne. Avec ton assistance, la police ne s'est pas montrée trop curieuse ; un crime crapuleux parmi d'autres.

— Bon, alors tout va pour le mieux. Je suis content que tu le prennes comme ça. Appelle donc ton ami et dis-lui que je le recevrai demain à dix-huit heures.

— Merci encore de ton aide, et bon amusement à Aix demain !

— Oh, ça, c'est sûr qu'il va y avoir du sport !

Gabriel ajouta immédiatement le rendez-vous à son agenda, à partir de son téléphone qui se synchronisait avec le système informatique du cabinet. Ce qui permettrait à Nina, sa précieuse assistante, de le voir demain matin en ouvrant son ordinateur et de ne pas lui en coller un autre à la dernière minute.

Il lui fallut de longues minutes pour se replonger dans les affres du divorce qui l'occupait. D'autant qu'il se remémorait les péripéties rocambolesques du dossier d'Amandine et le souvenir de leur collaboration s'entêtait à persister en lui...

Ça avait été risqué, culotté... Et il avait adoré ça.

Cela dit, cette fois-ci, il y avait peu de chances pour que ça soit aussi rocambolesque.

3.

Patrick Sasso tenta de trouver le sommeil après qu'Amandine l'ait rappelé. Son état de nervosité et d'angoisse était tel que, comme toutes les nuits depuis la disparition de Sabine, il ne trouvait de répit que par très brefs intervalles, lorsque la fatigue prenait finalement le dessus...

Si, dans les premiers jours suivant la disparition de sa femme, il s'était dit que le travail lui changerait les idées, à présent, il ne tenait plus en place. Il commençait même à oublier de faire ses suivis ; hier, il aurait manqué un rendez-vous sur trois si son assistante n'avait pas été là...

Au final, il s'était vu proposer par son Vice-Président, sur un ton amical, mais ne souffrant aucune contestation, de prendre quelques jours de « repos bien mérités ».

Sauf qu'il n'était pas en état de se reposer et cogitait du matin au soir, tournant et retournant l'appartement dans tous les sens dans l'espoir d'y trouver le moindre indice. Évidemment en vain. Il n'y a que dans les romans policiers que des indices miraculeux apparaissent quand on en a besoin...

Tout se bousculait dans sa tête. Il n'arrivait plus à y voir clair, ni à faire la part des choses entre la réalité, son interprétation personnelle et toutes les hypothèses qu'il échafaudait... Tantôt il imaginait Sabine séquestrée par on

ne sait qui, tantôt il l'imaginait assassinée, tantôt il la voyait roucoulant dans les bras d'un amant passionné...

Il était arrivé en avance pour son rendez-vous avec l'avocat recommandé par Amandine. Il se demandait encore à quoi ça allait servir. Mais la confiance qu'il portait en Amandine le poussait à se raccrocher à l'espoir que cet avocat saurait trouver une solution providentielle à la situation, lui ramener Sabine...

Sabine... Il savait qu'il l'aimait, ou plutôt, il ne se posait pas de questions sur leur couple, qui était sur pilote automatique depuis un bon nombre d'années. Mais Bon Dieu ! Aujourd'hui, il aurait tout donné pour la serrer dans ses bras, l'embrasser... Fallait-il donc avoir perdu quelqu'un pour se rendre compte à quel point il pouvait manquer ?

Il ne s'était jamais posé ce genre de questions. La vie l'avait épargné jusqu'à présent mais il ressentait aujourd'hui, dans tout son être, cette cruelle réalité.

Les disparitions, enlèvements et autres faits divers dont la presse était si friande prenaient soudainement une toute nouvelle dimension. Extrêmement personnelle.

C'est dans cet état d'esprit, totalement désesparé et ressemblant plus à un zombie qu'à autre chose qu'il pénétra dans le cabinet d'avocat de Maître Rossetti.

Ce qui était sûr, c'est qu'avec un nom pareil, ça devait être un Niçois pur jus... Il se demandait comment Amandine avait pu faire sa connaissance.

— Bonjour ! Vous devez être Monsieur Sasso ?

— Bonjour. Oui, absolument. J'ai rendez-vous avec Maître Rossetti. À dix-huit heures.

— Je vais vous installer dans la salle d'attente. Il ne devrait plus tarder, son audience à la Cour d'appel s'est éternisée, mais il sera à l'heure pour votre rendez-vous.

— Parfait. Merci. De toute façon, j'attendrai le temps qu'il faudra. Amandine, Madame Deschamps, enfin, Madame MacLane m'en a dit le plus grand bien...

Nina, trop habituée aux clients curieux, ne se laissa pas aller à embrayer sur le sujet : même si elle avait son avis sur Amandine, pas question d'en laisser transpirer la moindre goutte, douce ou acerbe.

Elle se contenta d'un sourire entendu et montra à Patrick le chemin de la salle d'attente.

À peine revenue à son bureau, elle écrivit un courriel sibyllin à Gabriel : « Votre rendez-vous de dix-huit heures est arrivé. Il a l'air d'un ectoplasme... »

*

Lorsque Gabriel arriva à son bureau, il déposa rapidement ses affaires et la paperasse habituelle joyeusement distribuée par les avoués à la Cour d'appel. Ils profitaient des visites des avocats pour se délester de quelques kilos de pièces et conclusions leur étant destinées.

Nina fit exactement l'inverse : elle attrapa son sac et ses clés pour rentrer chez elle.

D'habitude elle fermait le cabinet aux alentours de dix-sept heures et, si Gabriel avait des rendez-vous le soir, il s'occupait lui-même d'accueillir les clients. Ce qui n'avait pas été le cas aujourd'hui en raison de son retard.

Une fois le client accueilli, elle ne pouvait plus partir : impossible de le laisser seul au cabinet tant que le patron n'était pas rentré...

Gabriel, qui savait que la régularité de ses horaires était importante pour elle eut à peine le temps de s'excuser de ces heures supplémentaires forcées, au moyen d'une moue désolée : Nina était déjà dehors.

Il alla donc à la rencontre de son nouveau client. Incapable de rester assis, Patrick faisait les cent pas dans la salle d'attente.

Effectivement, il avait tout d'un ectoplasme : le teint blême, des valises – ou plutôt des malles Vuitton – sous les yeux et un regard à la fois perdu et speedé. Il n'avait vraiment pas dû dormir beaucoup ces derniers temps...

— Monsieur Sasso, enchanté.

— Maître Rossetti... Merci de me recevoir si rapidement.

— Je ne peux rien refuser à Amandine. En outre, votre cas a l'air urgent.

Il emboîta le pas de Gabriel qui lui montra les fauteuils réservés aux visiteurs et ils s'installèrent.

— Amandine, Madame MacLane m'a fait part de votre pénible situation. Elle m'a indiqué que votre femme a disparu voici une semaine ?

— Oui Maître. Sabine est partie travailler lundi dernier, comme d'habitude, et nous ne nous sommes pas parlé de la journée. Ce qui est relativement fréquent avec nos occupations, d'autant qu'elle est en ce moment très accaparée par la préparation des événements qu'elle organise pour le Festival de Cannes. Elle travaille dans une agence de communication et d'événementiel... Nathalie, son assistante ne l'a pas vue de la journée. C'est ce qu'elle m'a dit lorsque je l'ai appelée dans la soirée. Elle n'avait aucun rendez-vous en dehors du bureau ce jour-là ni les jours suivants. Elle avait essayé de l'appeler, mais sans réponse. Elle s'apprêtait d'ailleurs à m'appeler.

Il marqua une pause avant de reprendre :

— J'ai laissé des SMS, je ne compte plus les appels sur le répondeur de son portable. Rien, pas un mot. Elle s'est comme volatilisée... Et sa voiture aussi : je suis allé à la police le soir même, je suis tombé sur des rigolos qui m'ont laissé entendre qu'elle était sûrement partie avec un coquin, vous voyez le tableau... Ils m'ont dit d'attendre la nuit, que la plupart du temps, les disparitions mystérieuses ne le restent pas très longtemps, toujours sur le ton d'un humour douteux... Alors que je commençais sérieusement à m'énerver, ils m'ont dit de repasser le lendemain matin pour rencontrer le lieutenant en charge de ce genre de dossier, un dénommé Lorenzi.

— J' imagine que vous avez rencontré ce Lieutenant ?

— Oui. Un gars nettement plus agréable que les agents de permanence rencontrés la veille. Je lui ai tout expliqué et il m'a dit qu'il allait s'en occuper. Je l'ai rappelé

presque tous les jours depuis. À part me dire que l'enquête suivait son cours, pas moyen d'en savoir plus. Ce n'est pas faute d'avoir insisté, mais, en même temps, s'il n'a rien de nouveau... Au départ, il m'a encore ressorti le couplet de la femme volage et de l'escapade, alors j'ai – encore – dû réexpliquer, me justifier auprès de ce parfait inconnu que non, ma femme n'avait pas d'amants. Tout en voyant dans ses yeux ce que tout le monde pense dans ces cas-là : que le cocu est toujours le dernier au courant. Mais le fait qu'il n'y ait aucune nouvelle, que l'emploi du temps de Sabine en ce moment était plein comme un œuf, ainsi que tout ce que j'ai pu dire sur ses habitudes a fini par atteindre ses oreilles. Il m'a demandé son numéro de portable, l'immatriculation de sa voiture, et si j'avais d'autres éléments. Et il m'a dit qu'il allait faire des vérifications.

— Hmmm. La première des choses que je pourrais faire serait de téléphoner à ce lieutenant et de voir où nous en sommes. S'il n'a pas considéré la disparition comme « suspecte ou inquiétante selon les circonstances » suivant la formule consacrée, il ne se sera sans doute rien passé. Ou pas grand-chose : vérification pour voir si la voiture a été retrouvée, ce genre de choses. Sinon, il y a fort à parier qu'il ait ouvert une enquête. Vous a-t-il parlé d'enquête ?

— Il n'a jamais employé que le mot de vérifications, jusqu'à présent.

— Bon, dans ce cas, je vais éclaircir ça demain à la première heure.

J' imagine que vous avez eu le temps de réfléchir à des causes probables de la disparition de votre épouse et que,

fatalement, vous vous êtes-vous aussi posé la question d'un hypothétique amant ?

—...

— J'ai besoin de savoir ce que VOUS en pensez.

Patrick commençait à montrer de sérieux signes d'agacement. Il était visiblement à bout de nerfs mais Gabriel n'avait pas le choix. Comme n'importe qui, c'est la première idée qui lui était venue en tête, il fallait bien l'avouer.

Au bout de quelques secondes, Patrick, qui faisait des efforts surhumains pour se calmer et desserrer les dents reprit :

— Maître, nous sommes mariés depuis treize ans. On a eu des hauts et des bas, mais la fidélité est un des piliers de notre couple... J'ai l'impression en disant ça de passer pour un idiot, mais c'est quelque chose qui compte énormément pour Sabine et moi. Vous savez, ma femme, c'est plutôt le genre à me tuer si je la trompe...

— Et vous ? Ça serait votre genre aussi ?

— Bien sûr que non ! Même si je lui disais le contraire, comme la plupart des époux doivent se le dire, c'était plus sur le ton de la plaisanterie qu'autre chose. Mais ce qui est sûr, et la réciproque est vraie, j'en mettrais ma main à couper : je ne pardonnerais pas à Sabine de me tromper, pas plus qu'elle ne le ferait.

Gabriel ne releva pas ; inutile de mettre de l'huile sur le feu. Ce n'était pas le temps d'expliquer à son nouveau

client que tous les époux qu'il avait divorcé s'étaient aussi jurés fidélité, secours et assistance, ce qui ne les avait pas empêchés bien souvent de se cocufier à qui mieux mieux... Tiens sans même parler de l'affaire qu'il avait plaidée cet après-midi à Aix...

— Bon, si je récapitule, votre femme s'est évaporée alors qu'elle était complètement charrette au niveau de son boulot, qu'elle n'avait aucun déplacement de prévu et qu'elle n'a jamais eu l'habitude de s'absenter en vous laissant sans nouvelles. C'est bien ça ?

Gabriel avait visiblement touché juste, car Patrick commençait à se calmer ; ses yeux parvenaient à se maintenir relativement fixes, c'était bon signe.

— J'imagine aussi que vous avez entrepris vos propres recherches, à son bureau, chez vous ?

— Oui. Je ne me suis jamais mêlé de son travail, mais j'ai questionné Nat', son assistante, qui est tout aussi désarmée que moi et j'ai retourné tout notre appartement, fouillé tous les tiroirs... Ce n'est tellement pas moi, vous savez...

— J'imagine. Vous semblez être un couple basé sur la confiance, donc je ne vous imagine pas espionner les faits et gestes de votre femme...

— Et du côté de ses amis, de ses amies ?

— Là c'est simple, elle n'en a quasiment pas, en tous cas pas ici. Elle a passé la majeure partie de sa jeunesse à

Paris et ce n'est pas le genre à avoir des amies, non, comme je l'ai dit à la Police, si ma femme a un amant, c'est son boulot et ça ne lui laisse pas beaucoup de temps libre. Maître, vous allez sûrement appeler le Lieutenant Lorenzi ; je ne sais pas s'il sera plus bavard avec vous qu'avec moi, mais je pense qu'il me faudrait un détective privé... Vous pouvez m'en recommander un ?

— Oui, j'ai les bonnes personnes pour vous, mais nous n'en sommes pas là encore. Laissez-moi d'abord appeler ce Lorenzi et voir ce qu'il en est exactement. S'il n'en sort rien de satisfaisant, je demanderai à l'un de mes enquêteurs de s'occuper de l'affaire. Il est très fort en divorces et filatures, c'est un très bon détective.

— Maître... Même si la Police vous donne des renseignements, je veux qu'un enquêteur privé se penche sur cette disparition. J'ai préparé un dossier avec tous les renseignements concernant ma femme : son emploi du temps de ces trois derniers mois, des photos, ses relevés bancaires, numéro de téléphone portable, plaque de voiture... C'est une copie de ce que j'ai remis à la Police. Tenez.

Gabriel prit l'enveloppe et hésita un moment à l'ouvrir immédiatement. Un peu comme un cadeau qu'on vous offre : faut-il l'ouvrir directement ou attendre ? Sauf que là, le client n'envisageait manifestement qu'une issue. Gabriel ouvrit promptement l'enveloppe et en tira un tas de papiers et de photos.

Naturellement, son attention se porta sur les photos avant les relevés bancaires : des extraits de l'album photo d'un couple parfait, sourire Pepsodent sur chacune.

L'épouse de Patrick était manifestement une belle femme, assez grande et élancée, des yeux verts, blond vénitien, d'apparence soignée, voire sophistiquée, même sur les photos de vacances.

Si elle avait voulu trouver un amant, les candidats devaient se presser au portillon...

Visiblement, le client ne quitterait pas le cabinet tant que Gabriel ne l'aurait pas assuré qu'il allait appeler son enquêteur. Sinon, il irait voir ailleurs. Et de toute façon, il y avait peu de chances que la police ait des informations significatives et les communique, le cas échéant. Si on voulait vraiment y voir un peu plus clair, il faudrait avoir recours à M. André.

— Monsieur Sasso, on va la retrouver votre femme. Je vais transmettre tout ça à M. André, mon enquêteur. Puisqu'il faut aborder le sujet, en ce qui concerne ses honoraires et les miens...

Patrick ne le laissa pas achever :

— Maître, l'argent est bien ma dernière préoccupation en ce moment. Je paierai ce qu'il faut.

— Parfait. Je vous recontacte demain, dès que j'aurai eu le Lieutenant Lorenzi en ligne. Et s'il n'y a pas d'enquête pénale en cours, on pourra envisager de porter plainte avec constitution de partie civile, afin de saisir un juge d'instruction du dossier. C'est une façon de « contraindre » la justice à se saisir du dossier, dans

l'hypothèse où la Police ou le Procureur de la République n'auraient pas jugé utile d'ouvrir formellement une enquête. Quoi qu'il en soit, je vais mettre M. André sur le dossier.

Ce qui acheva de rassurer Patrick. C'est sur ces mots que l'entretien prit fin et qu'il raccompagna son client à la porte en se disant que, décidément, Amandine lui portait chance en matière de paiements d'honoraires...

Dix-neuf heures. Gabriel commençait à avoir faim.

Il avait toujours la tête dans le rendez-vous qui venait de s'achever. Il était curieux d'éplucher les pièces que Patrick Sasso lui avait remises.

Il fit un détour par la cuisine du bureau et ramassa ce qui traînait dans le frigo : juste de quoi se faire un sandwich jambon fromage... Ça suffirait pour le moment.

Il mit toutes les photos bord à bord tel un patchwork représentant des tranches de vie d'un couple ordinaire... Ordinaire, mais visiblement aisé : ils n'habitaient pas Cannes pour rien, ça, c'était une évidence.

Voyages à l'étranger : des photos de Californie – avec le Golden Gate en arrière-plan, c'est sûr que ce n'était pas Roubaix... Séjour à New York, dans les îles grecques, à Genève, avec le jet d'eau emblématique de la ville en toile de fond, ça voyageait chez les Sasso...

Les poses étaient souvent les mêmes : bras dessus bras dessous, et vas y que je t'embrasse, que je te souris tendrement, un catalogue d'images d'Épinal...

Tout ça semblait presque un peu trop parfait...

Gabriel n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui clochait, peut-être était-ce sa déformation professionnelle qui lui faisait voir le mal partout ? Il en avait vu des photos comme ça, dans presque toutes ses procédures de

divorce... Il ne comptait plus les clients qui sortaient des photos pour « prouver » le bonheur qu'ils avaient connu... Des clients, hommes ou femmes, qui avaient visiblement du mal à faire le deuil d'une relation éteinte depuis parfois des années...

Sauf que là, il s'agissait d'une disparition, pas d'un divorce.

Il nota un détail : pas d'enfants.

Pas très étonnant puisqu'il avait visiblement affaire à une femme accaparée par son boulot et le mari avait l'air d'être aussi occupé, en tous cas c'est ce qu'il avait laissé paraître. Ou alors, ils ne pouvaient pas en avoir.

Du reste, il se rendit compte qu'il ne lui avait pas demandé sa profession. Vu son allure de déterrée, son pantalon et son polo froissés, c'était difficile de mettre un métier sur le bonhomme... Le genre de jeux auxquels son compère Martinez et lui aimaient à jouer avec les non-avocats présents dans les salles d'audience. Il fallait bien tuer le temps en attendant de plaider leurs dossiers... À ce jeu, Martinez était très fort...

Dans le cas de Patrick Sasso, à vue de nez, coupe de cheveux qui aurait été soignée s'il s'était coiffé, polo et pantalon de toile, mocassins italiens ultra-classiques, il aurait parié sur quelqu'un travaillant dans un domaine où la créativité n'était pas de mise, un truc comme l'assurance ou la comptabilité. Il n'aurait qu'à demander à Amandine pour en avoir le cœur net.

Il ne s'attarda pas longtemps sur le reste des documents : relevés bancaires et autres informations basiques... M. André en fera sûrement meilleur usage.

D'un premier examen rapide, il ne nota pas d'invraisemblance majeure, ni de retrait particulièrement élevé, qui auraient été le signe d'une disparition volontaire.

Les relevés produits par Patrick Sasso étaient très récents, jusqu'à hier. Depuis la disparition, rien n'avait visiblement bougé.

Plus il considérait ces documents, plus le mystère s'épaississait.

5.

La journée s'annonçait superbe, ce qui donna à Gabriel l'envie d'en profiter. Il décida de joindre l'utile à l'agréable et de se rendre au Commissariat de Cannes pour rencontrer en personne le lieutenant Lorenzi.

Ça lui permettrait, en cas de difficultés, de monter ensuite au Tribunal de Grande Instance de Grasse pour aller toquer à la porte du Parquet.

Il écourta donc son café quotidien en compagnie de Jean-Michel, toujours fidèle au poste. Après un crochet par son cabinet, il prit la route de Cannes.

Tant qu'à faire et puisqu'il était à moto, il choisit de prendre la route du bord de mer, qui ne rallongerait pas énormément la distance tout en lui offrant un panorama plus agréable que l'autoroute.

Circuler à moto lui donnait des espaces d'évasion et de liberté au milieu de ses tâches quotidiennes, pas toujours drôles.

À chaque fois qu'il enfourchait sa monture, il repensait aux mots de son oncle, motard indémodable devant l'éternel : « tu peux toujours dire ce que tu voudras, que la moto c'est plus pratique, plus économique, mais la vraie raison qui nous pousse à rouler en moto, c'est le plaisir ! »

Il avait bien raison, tonton.

C'est ainsi que la Promenade des Anglais, l'aéroport, Cagnes-sur-Mer, ses radars automatiques et son hippodrome défilèrent à bon train. Puis la traversée d'Antibes et de Golfe-Juan, avant de se retrouver finalement à Cannes.

Toutes ces villes avaient beau être situées dans la même région, il était impossible pour un résident de l'une d'entre elles de confondre l'atmosphère que chacune dégageait... Mettre un Cannois à Nice, c'était un peu comme sortir un poisson de son bocal, et vice-versa...

Gabriel eut de la chance : non seulement le lieutenant Lorenzi était au commissariat, mais en plus, il était disponible... D'autant que la visite se faisait à titre gracieux, dans le seul but de s'enquérir du suivi des démarches de son client.

Le lieutenant Lorenzi était quelqu'un qu'on pouvait qualifier de flic méridional traditionnel : un air débonnaire et de laisser-aller, mais trop évident pour s'y fier.

— Alors Maître Rossetti, comme ça, vous êtes l'avocat de Monsieur Sasso ?

— Effectivement, et comme vous avez sûrement eu l'occasion de le vérifier par vous-même, il est dans tous ses états depuis une semaine. C'est ce qui l'a motivé à venir me consulter.

— Ça, pour l'avoir vérifié, je l'ai vérifié ; il n'arrête pas de m'appeler... C'est bien compréhensible, mais ça ne fait pas avancer le schmilblick... Cela dit, maintenant que vous êtes dans le tableau, j'espère que la fréquence de ses appels va baisser...

— Sans doute... C'est moi qui vous appellerai à sa place.

Vu la tête de Lorenzi, ce dernier se demandait manifestement si c'était du lard ou du cochon.

Gabriel, qui n'avait encore rien appris, le rassura immédiatement d'un sourire non équivoque :

— Ne vous en faites pas, je préfère harceler les Procureurs de la République ! À ce sujet, avez-vous transmis quoi que ce soit au Parquet de Grasse ?

On entrait dans le vif du sujet. Et Gabriel avait touché un point sensible.

Lorenzi répondit :

— Je ne vous apprendrai pas qu'en cas de disparition de majeurs, la loi nous oblige à ouvrir immédiatement une enquête, ce qui a bien entendu été fait : enquête de voisinage, sur le lieu de travail, vérification du véhicule de Madame Sasso... Rien n'indique cependant qu'une infraction ait été commise à cette occasion...

— Sabine Sasso s'est quand même purement et simplement volatilisée, il y a maintenant une semaine ! Tout a pu arriver depuis et je dois comprendre que le Procureur n'a pas encore été avisé ?

— Ah ! Je n'ai pas dit ça, Maître Rossetti ! J'ai transmis il y a deux jours au Parquet les éléments en ma possession, même s'ils ne révèlent pas d'indices formels laissant présumer de la commission d'une infraction. Ce qui est, vous le savez, une condition pour aviser le Parquet... Je sais bien que vous les avocats, vous pensez qu'on passe nos journées à ne rien foutre, mais on connaît notre

métier ! Tenez, évidemment, ils en ont parlé dans le journal, avec un appel à témoins : même les appels les plus farfelus, on les étudie. Sauf que jusqu'à présent, ça ne donne rien du tout. Si, dans un premier temps, j'ai pensé à une escapade adultérine de la disparue, l'audition de l'assistante de Madame Sasso m'a convaincu que c'était une des hypothèses les moins solides. Et donc, a contrario, qu'il y avait plus de chances qu'elle ait fait une mauvaise rencontre qu'une bonne, si vous voyez ce que je veux dire...

— Lieutenant, j'ai d'autant moins d'idées préconçues sur les forces de l'ordre que le droit pénal n'est pas un domaine dans lequel j'exerce assidûment. Et je suis soulagé d'apprendre que le dossier est entre les mains du Parquet, même si j'imagine qu'en deux jours vous n'avez pas encore eu de retour ?

— Vous voyez que vous connaissez bien la procédure pénale ! Non. À part la désignation d'un substitut, Richard Andrieux, pas grand-chose. J'imagine qu'il va ouvrir une information pour recherches sur les causes de la disparition, ce qui mettra fin à notre enquête administrative, à laquelle se substituera une enquête judiciaire. Et bien sûr, la disparition de Madame Sasso a immédiatement été signalée, comme c'est la règle, au FPR, le fichier central des personnes recherchées.

— Oui, avec les quarante mille autres personnes qui disparaissent chaque année en France...

La bonne nouvelle, c'est que l'affaire était entre les mains de Richard Andrieux, un ancien confrère qui avait

rejoint les rangs du Parquet, la « Magistrature debout » selon la formule consacrée.

C'aurait été exagéré de le qualifier d'ami mais, chaque fois qu'ils avaient pu s'opposer dans des dossiers, il avait toujours été d'une rectitude exemplaire et savait toujours garder de la distance par rapport à ses dossiers. Ce qui permettait à Gabriel d'entretenir avec lui de très bonnes relations de Palais et rendait les attentes pour plaider leurs dossiers très sympathiques. Lecteur assidu de romans policiers et passionné d'histoire, il avait toujours une anecdote ou une découverte d'auteur à faire partager.

Gabriel avait récolté les informations dont il avait besoin pour rassurer son client et faire avancer le dossier. Il prit donc congé du lieutenant Lorenzi. Non sans l'avoir chaleureusement remercié de son accueil, même s'il doutait de s'en être fait un grand ami... On n'était pas passé loin de « l'incident diplomatique » mais le pire avait été évité.

Il avait aussi noté qu'à aucun moment, le lieutenant Lorenzi n'avait fait la moindre allusion au fait que Patrick Sasso soit suspect.

Cela dit, Gabriel était son avocat, donc vraisemblablement la dernière personne à qui Lorenzi confierait ses doutes à cet égard.

De toute façon, la police suspecte toujours systématiquement les proches dans un premier temps, donc, s'ils avaient eu quoi que ce soit contre lui, ils l'auraient déjà passé au grill...